

PROJET DE PUBLICATION

Les catégories au seuil de la phénoménologie

Guillaume Fagniez et Charlotte Gauvry (dir.)

Synopsis

Le tournant du XX^e siècle est marqué par un retour de la problématique catégoriale sur le devant de la scène philosophique, que ce soit chez Franz Brentano et ses élèves, chez Wilhelm Dilthey, chez les Néokantiens de l'école de Bade, ou chez les premiers pionniers de la phénoménologie. Tant et si bien qu'une certaine philosophie (celle d'Emil Lask par excellence) a pu se présenter comme une doctrine des catégories à part entière. L'enjeu de ce numéro est d'interroger la place historique et le rôle conceptuel qu'ont joué ces questions formelles dans l'émergence de la phénoménologie.

Kant avait certes renoué avec la question aristotélicienne des catégories pour postuler l'existence de « purs concepts de l'entendement » ou « catégories », seuls susceptibles de « fournir de l'unité aux diverses représentations dans un jugement et [de] donner aussi à la simple synthèse de diverses représentations dans une intuition une unité » (KRV, §10). L'intérêt proto-phénoménologique pour les catégories se présente-t-il cependant comme un retour, par-delà l'idéalisme allemand, à cette problématique transcendantale kantienne ou bien plutôt comme un retour, par-delà Kant lui-même, à la question aristotélicienne ?

Si les philosophes du début XX^e se sont ressaisis de la question des catégories, il semble qu'ils aient à tout le moins reformulé, voire abandonné la méthode de la « déduction ». C'est ce travail de reformulation de la déduction transcendantale que le numéro entend également clarifier. Peut-on encore dire que ces catégories sont « déduites » des formes logiques du jugement, des objets logiques ou du mouvement même de la vie ? S'il y a lieu de mettre au jour un processus « génétique » de la catégorie, quelles sont les implications d'un tel déplacement relativement à la validité du catégorial ?

Plus généralement, c'est le statut même de ces « catégories » qui sera analysé. Leur domaine d'application redéfini, peut-on les déterminer comme des concepts purs transcendants susceptibles d'unifier l'expérience sensible ? Les catégories ne doivent-elles pas plutôt être repensées comme des formes logiques, sémantiques ou même ontologiques ?

Ainsi, c'est l'enjeu stratégique de la résurgence de cette problématique catégoriale, et ses répercussions directes sur l'émergence de la phénoménologie naissante (husserlienne et heideggerienne) que ce numéro interrogera.

Actualité éditoriale et originalité

À ce jour, aucun ouvrage francophone ne porte spécifiquement sur la question de la réception de la table des catégories kantienne et sur son influence, pourtant fondamentale, sur l'émergence de la phénoménologie. Le numéro que nous proposons entend remédier à cette lacune en insistant systématiquement sur l'apport de ces nouvelles doctrines à la recherche phénoménologique naissante. Il présente en outre la spécificité de proposer des analyses historiques inédites sur des auteurs relativement peu travaillés (Emil Lask, Alexius Meinong et dans une moindre mesure Franz Brentano et Wilhelm Dilthey) qui ont contribué à renouveler en profondeur la problématique catégoriale.

Table des matières

Federico BOCCACCINI (Université de Liège, FNRS). Brentano, la théorie des catégories et la définition de la substance

Sébastien RICHARD (Université libre de Bruxelles/New York University, FNRS). Catégories d'objet et modes d'être chez Meinong

Guillaume FAGNIEZ (Université libre de Bruxelles). Dilthey et les catégories de la vie

Charlotte GAUVRY (Université de Liège, Marie Curie COFUND). Catégorie constitutive et catégorie réflexive chez Emil Lask. La formalisation à l'orée de la phénoménologie

Raphaël EHRSAM (Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne). Le catégoriel chez Emil Lask et Clarence Irving Lewis : un essai de comparaison

Pierre-Jean RENAUDIE (Université de Porto, MLAG). Le sol et la clé de voûte de la phénoménologie. L'usage phénoménologique des catégories chez Husserl et Heidegger

Présentation des contributions

Brentano, la théorie des catégories et la définition de la substance

Federico BOCCACCINI, Université de Liège, FNRS.

L'objectif du présent article est de montrer que la reprise de la question catégorielle et de la définition du sens de l'être opérée par Franz Brentano dans sa dissertation *Sur les multiples significations de l'étant d'après Aristote* (1862) s'inscrit dans le cadre d'une réflexion sur les fondements de la métaphysique classique qui l'a conduit à définir à nouveaux frais le concept de réalité. Selon Brentano, la métaphysique en tant que connaissance ne s'est pas arrêtée avec Kant, elle a survécu à la Critique. Pour lutter contre le scepticisme, Brentano donne à la métaphysique un fondement original : non pas le monde externe mais le monde interne. La nouveauté de l'approche brentanienne consiste à fonder les catégories sur l'expérience interne et à montrer la genèse intentionnelle des concepts catégoriaux, notamment de la catégorie de substance.

Nous montrons que la définition brentanienne des catégories, et particulièrement celle de la substance comme « concept réel » (*Realbegriff*), suggère moins une référence à Aristote qu'à Kant. Que signifie en effet que les catégories sont des concepts réels ? L'être, on le sait, n'est pas un concept chez Aristote ; c'est pourquoi la substance n'est jamais prédicat mais toujours sujet. Les catégories chez Aristote sont ainsi des parties de l'être en tant que propriétés d'un individu. Or, Brentano définit pour sa part les catégories comme des « concepts » de l'expérience.

L'interprétation de Brentano engendre une nouvelle conception des catégories : les catégories sont désormais pensées à titre de concepts intentionnels. Il s'agit d'une conception que l'on peut caractériser comme un intentionnalisme réaliste dans la mesure où les concepts catégoriaux sont justifiés par l'expérience de la perception interne : la référence des concepts catégoriaux est par conséquent toujours réelle et en dehors de l'esprit. L'enjeu de l'interprétation brentanienne consiste à montrer que les catégories de l'être ne se réfèrent pas à des moments de la conscience mais aux propriétés de la substance. Quant au concept de substance, sa légitimité lui vient de l'unité interne de la conscience, ce que montrera Brentano dans son ouvrage ultérieur, *Die Psychologie des Aristoteles* (1867).

En conclusion, la présente étude soutient que la substance est un concept réel, mais que son origine est intentionnelle parce qu'elle n'est pas un concept de l'expérience externe. Si cette interprétation est correcte, on peut affirmer que la déduction brentanienne des catégories n'est qu'une forme de justification intentionnelle de l'unité catégorielle par la perception interne. La déduction des catégories n'est pensée ici ni comme une déduction transcendantale, ni comme une déduction psychologique, ni comme l'unification du savoir absolu, mais comme une déduction intentionnelle ou, si l'on préfère, une déduction phénoménologique. La conséquence de cette interprétation consiste à rejeter, au moins en ce qui concerne Brentano, la distinction entre le réel et l'intentionnel, à la faveur d'une distinction entre des « concepts réels » et des « concepts formels ».

Catégories d'objet et modes d'être chez Meinong

Sébastien RICHARD, Université libre de Bruxelles/ New York University, FNRS.

Les ontologies catégoriales tentent de répartir la totalité des objets en différentes catégories ontologiques entretenant certaines relations déterminées entre elles. Ces ontologies ont connu un regain d'intérêt dans la métaphysique analytique contemporaine, notamment chez Chisholm, Lowe ou Rosenkrantz. Ce renouveau de la recherche ontologico-catégoriale trouve en fait son origine dans la lecture brentanienne de la théorie des catégories d'Aristote.

Dans cet article, nous examinons dans quelle mesure la théorie de l'objet développée par un élève de Brentano, Alexius Meinong, peut être comptée au nombre des ontologies catégoriales. Pour ce faire, nous analysons en premier lieu les différents types d'objets meinongiens (*objecta*, objectifs, dignitatifs et désidératifs) selon le type de vécu élémentaire auquel ils se rapportent. Nous étudions ensuite les modes d'être (réel et idéal) qui échoient éventuellement à ces objets. Qu'un objet soit réel ou idéal, il est complet au sens où de toute paire de propriétés complémentaires, soit l'une soit l'autre lui revient. Mais il y a aussi des objets qui, comme la montagne d'or ou le cercle-carré, sont incomplets. Analysant cette dernière catégorie, nous montrons comment les objets de ce type se voient attribuer par Meinong un statut extra-ontologique, un mode d'objectualité qui ne se réduit pas à un mode d'être, afin d'échapper à une régression à l'infini. La théorie des catégories qui résulte de ces différentes distinctions semble subsumer tous les objets sous une seule et même catégorie, à savoir la catégorie d'objet (en général). À la différence de Twardowski, Meinong refuse explicitement de faire de la notion d'objet (en général) un *summum genus*. Pour comprendre sa position sur ce point, nous examinons alors la question aristotélicienne du statut catégorial de l'objet pur, c'est-à-dire de l'objet qui est au-delà de l'être et du non-être. Il résulte de cette analyse que l'objet en général n'est pas un genre suprême eu égard à tous les objets, que ceux-ci soient pourvus d'un mode d'être ou en soient dépourvus, parce que, tout étant objet, l'objet en général ne peut être défini en termes de genre et d'espèce. Au mieux, l'objet en général peut être caractérisé comme ce qui se tient devant le sujet qui le saisit.

En conclusion, nous montrons que la théorie de l'objet de Meinong n'est pas une ontologie catégoriale, du moins au sens que celui-ci donne à l'ontologie, à savoir la science des objets pourvus d'un mode d'être. S'il y a bien des catégories, celles-ci sont des catégories d'objets, des catégories dont les catégories ontologiques sont au mieux une sous-classe.

Dilthey et les catégories de la vie

Guillaume FAGNIEZ, Université libre de Bruxelles.

Cette étude vise à éclairer la doctrine des catégories que Wilhelm Dilthey entend mettre au service de la fondation autonome des sciences de l'esprit. Il s'agit notamment d'examiner les moyens mis en œuvre par cette doctrine pour relever son pari initial d'enraciner les catégories dans la vie sans succomber au péril du psychologisme, et d'apprécier dans quelle mesure elle y parvient. Nous suivons pour ce faire les principales étapes selon lesquelles elle se déploie. La première d'entre elles consiste en une récusation du statut métaphysique des catégories, selon une perspective critique qui s'attaque également aux soubassements aristotéliens de la doctrine kantienne. À travers une généalogie historique et psychologique de l'appareil catégoriel traditionnel, Dilthey montre comment ce dernier rompt avec l'expérience dont il procède ; de sorte que toute connaissance faisant appel à ces catégories ne peut offrir qu'une perspective faussée sur l'expérience humaine.

En contrepoint de telles catégories, caractérisées par lui comme « formelles », Dilthey entend alors montrer la possibilité de « catégories concrètes » (*Realkategorien*) puisées à la source même de l'expérience, et qui dès lors pourraient se voir accorder le statut de « catégories de la vie » (*Lebenskategorien*). En synthétisant l'ensemble des dimensions de l'expérience vécue, elles échapperaient en effet à la réduction théorique à laquelle la tradition métaphysique a soumis cette dernière. Elles se soustrairaient en outre à l'alternative du logique et de l'ontologique en se fondant sur une articulation primordiale de la chose et de la pensée vécue dans l'expérience même. Nous soulignons cependant la précarité qui affecte la validité de « catégories concrètes » déployées sur un plan essentiellement psychologique.

Il s'agit dès lors d'examiner comment Dilthey, se saisissant avec plus d'acuité de ce problème de la validité des catégories, tente finalement de procéder à une fondation herméneutique des « catégories de la vie », en recourant au détour de l'« expression » de l'expérience vécue et en attribuant à la signification une place centrale au sein d'un appareil catégoriel entièrement renouvelé. Nous soulignons enfin les difficultés persistantes au sein de cette doctrine herméneutiquement fondée, en dépit du dépassement partiel du psychologisme auquel elle parvient, mais également ses affinités avec la phénoménologie, et tout particulièrement avec les « existentiels » qui chez Heidegger viennent faire pièce aux simples « catégories ».

Catégorie constitutive et catégorie réflexive chez Emil Lask. La formalisation à l'orée de la phénoménologie

Charlotte GAUVRY, Université de Liège, Marie Curie COFUND.

Dans cet article, nous examinons la « doctrine des catégories » développée par Emil Lask (1875-1915) au début du XX^e siècle (1911). Son objectif est double. Il est d'abord de proposer une étude historique précise de cette doctrine relativement méconnue qui a profondément influencé les premiers écrits de Heidegger et qui présente une synthèse inédite entre l'objectivisme sémantique de Bolzano, la théorie des valeurs de l'école de Bade et le formalisme de la phénoménologie husserlienne naissante. Son deuxième objectif, plus critique, est d'évaluer la pertinence de la lecture d'inspiration heideggérienne qui en est souvent proposée et de mettre en évidence les éléments profondément originaux de ce formalisme atypique.

La « doctrine des catégories » d'Emil Lask, pour la présenter succinctement, se distingue par (au moins) trois caractéristiques de la doctrine kantienne. 1) Héritier de Bolzano, Lask pose le primat du catégoriel sur le judiciaire et refuse de subordonner la logique au jugement (ou aux distinctions traditionnelles de la grammaire). Les catégories sont ainsi d'abord pensées comme des *catégories constitutives* du sens (ou de l'objet connu correspondant), déterminées par contact avec le matériau à informer. De telles catégories, comme les catégories ontologiques (l'être, la chosalité, la causalité), sont donc spécifiées par leur contenu matériel. L'idée même de « déduction » est alors mise en cause. 2) Le projet laskien se caractérise également par une extension du domaine d'application des catégories. Lask reproche en effet à Kant d'avoir restreint leur domaine d'application au seul champ de l'expérience sensible. Il introduit alors l'idée résolument originale qu'une forme peut à son tour devenir « matériau » d'une nouvelle forme (la distinction forme/matériau n'étant selon lui que fonctionnelle). 3) La dernière rupture concerne la nature même du catégoriel : Lask entend en effet distinguer deux types de « catégories ». Les catégories constitutives ont certes la primauté. Mais il admet l'existence de *catégories réflexives* qui sont formées par « réflexion » sur le non-sensible, selon un mouvement fort apparenté au mouvement de « formalisation » (et non de « généralisation ») thématiqué dans les *Recherches logiques* de Husserl, que Lask avait lues. Le matériau de telles catégories, à la différence du matériau des catégories constitutives qui est déterminant, est factice car créé par le mouvement de formalisation lui-même et n'a donc de consistance qu'à travers la catégorie réflexive : c'est par exemple le fameux « il y a » (*es gibt*) de la catégorie d'« identité ».

Ces différents éléments de doctrine analysés, il est possible d'interroger la pertinence de la lecture tendanciellement herméneutique qui en est proposée (pour d'excellentes raisons que nous rappellerons). Ce faisant, nous entendons souligner l'un des acquis proprement phénoménologique de la doctrine des catégories de Lask : la primauté des catégories constitutives sur les catégories réflexives et par conséquent la primauté, souvent dissimulée, du « matériau » logiquement nu qui leur reste toujours impénétrable.

Le catégoriel chez Emil Lask et Clarence Irving Lewis : un essai de comparaison

Raphaël EHRSAM, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

Nous proposons de mener dans cet article un essai de comparaison des théories des catégories d'Emil Lask et de Clarence Irving Lewis. Cette comparaison nous paraît s'imposer du fait que Lask et Lewis, tous deux héritiers de Kant, révèlent chacun à leur manière une tournure spécifique prise par le problème des catégories au début du XX^e siècle ; dans le même temps, chacun offre à ce problème des solutions qu'il ne convient pas de superposer, et qui tiennent à la perspective ontologique de Lask d'une part, à la perspective pragmatiste de Lewis de l'autre.

Quatre thèses, qui sont autant de lieux de rencontre entre Emil Lask et Clarence Irving Lewis, dessinent la structure topique de la théorie des catégories au tournant du XX^e siècle. Selon ces thèses : (1) il ne saurait y avoir de *connaissance* ou d'*objectivité* sans qu'intervienne l'application d'une ou plusieurs catégories ; (2) ce à quoi les catégories sont appliquées possède toujours un certain caractère d'*immédiateté* ; (3) l'intervention des catégories correspond à la *liaison* des contenus immédiats ; (4) *pace* Kant, il n'existe pas d'inventaire possible des catégories, pas de table qu'il soit possible de clore.

Dans le même temps, Lask et Lewis font chemin séparé sur cinq points décisifs, qui signent la divergence irréductible de l'inflexion pragmatiste et de l'inflexion spéculative apportées à la théorie des catégories par ces deux penseurs. (1) L'être s'entend en une multiplicité indéfinie de sens pour Lewis, étant donné que tout concept peut servir, d'un point de vue pragmatique, à opérer un partage entre ce qui est réel et ce qui ne l'est pas dans un cas donné. Au contraire, en dépit de l'impossibilité de clore la liste des catégories, la catégorie d'être, elle, ne s'entend qu'en un sens fondamental pour Lask. (2) Lewis refuse d'étendre l'application des catégories à ce dont on ne pourrait pas faire l'expérience, tandis que Lask entend réhabiliter le principe d'une application secondaire des catégories au non-sensible, dans la mesure où celui-ci peut être l'objet d'une forme originale de « vivre athéorique ». (4) Les catégories sont une création de l'esprit pour Lewis, tandis que pour Lask, le principe d'individuation de la forme logique, qui donne naissance aux catégories constitutives particulières, n'est autre que le matériau indépendant auquel la pensée s'applique. (5) Que l'on adopte une catégorie ou qu'on l'abandonne, cela dépend pour Lewis de critères temporellement situés, tandis que pour Lask, les « catégories de domaines » sont invariantes et absolues.

Nous ressaisissons cette croisée des chemins en montrant que les raisons des remaniements respectifs que Lask et Lewis font subir à la théorie des catégories découlent des insatisfactions éprouvées par chacun vis-à-vis de points distincts de la philosophie kantienne. Suivant une ligne critique initiée par Schulze, Lask estime que la possibilité de la philosophie, comprise comme connaissance de second ordre portant sur les des conditions *a priori* de la connaissance empirique, cette possibilité interdit que l'on restreigne l'application des catégories au champ de l'expérience. Il convient donc selon lui de proposer une théorie des catégories à deux niveaux : un premier niveau qui expose la détermination de la connaissance empirique par des catégories dites « constitutives », un second niveau qui expose la détermination de la connaissance philosophique par des catégories dites « réflexives ». Lewis, quant à lui, estime que la percée kantienne a consisté à mettre en lumière la nécessaire soumission du donné *sensible* aux concepts (dans l'optique de la connaissance) ; or, pour Lewis, cette percée n'implique aucun statut spécial pour de supposées « catégories de l'entendement pur », pas plus qu'elle n'est solidaire de la théorie des formes de la sensibilité. Lewis recommande de considérer *tout* concept particulier comme une catégorie, pour autant que ce concept fonctionne, dans certains contextes, comme un principe de distinction du réel et de l'irréel.

Le sol et la clé de voûte de la phénoménologie. L'usage phénoménologique des catégories chez Husserl et Heidegger

Pierre-Jean RENAUDIE, Université de Porto/MLAG.

L'analyse phénoménologique des catégories est le lieu d'un paradoxe : mettant en évidence les concepts fondamentaux de la pensée et de la connaissance, elle semble à première vue bien éloignée des préoccupations directes des phénoménologues, dont l'interrogation porte d'abord et avant tout sur le mode d'apparaître des phénomènes. La question des concepts et des structures conceptuelles qui sous-tendent la connaissance des phénomènes semble une question secondaire du point de vue phénoménologique, qui ne peut avoir de sens qu'une fois que le travail de description des phénomènes a libéré le champ de l'apparaître. Pourtant, Husserl comme Heidegger ont souligné avec beaucoup d'insistance le caractère décisif et fondateur de la question des catégories pour l'approche phénoménologique, en lui attribuant un rôle clé dans l'ouverture de la phénoménalité à la description phénoménologique. Husserl met en avant ce point au moment de la parution des *Recherches Logiques*, il y revient avec insistance lors de la réédition de ce qui est alors devenu l'ouvrage dans lequel a été accomplie la « percée » phénoménologique (voir à cet égard le dernier chapitre des *Prolégomènes à la logique pure* de Husserl, l'introduction à la 6^{ème} Recherche et l'avant-propos à leur réédition). Quant à Heidegger, qui a joué un rôle moteur dans la parution de la seconde édition des *Recherches* et qui en avait fait son livre de chevet, il consacre un chapitre important de son cours de 1925 à la reprise husserlienne de la question des catégories en faisant de l'intuition catégoriale le « sol » de la pensée phénoménologique (*Prolégomènes à l'histoire du concept de temps*, GA 20, p. 97).

Il faut donc tout d'abord comprendre en quoi la théorie des catégories est intrinsèquement liée aux ambitions et aux prétentions descriptives de la phénoménologie. Cet article se propose d'essayer d'éclaircir le sens de ce paradoxe interne à la phénoménologie en le prenant comme fil directeur d'une relecture des difficultés qui touchent la question des fondements de la description phénoménologique. Il s'agira ainsi de mettre en évidence l'écart qui sépare, en dépit de leur proximité apparente, cette revendication commune à Husserl et à Heidegger de l'importance phénoménologique des catégories. Si le second a pu affirmer que le renouvellement phénoménologique de l'analyse des catégories avait constitué le « sol » de sa pensée philosophique, cette métaphore est loin d'être inoffensive ; elle trahit au contraire la réorientation herméneutique radicale dans laquelle Heidegger engage la problématique catégoriale. Elle fait ainsi apparaître la façon selon laquelle Heidegger entendait prendre ses distances par rapport à la phénoménologie husserlienne, à l'égard de laquelle la doctrine de l'intuition catégoriale jouait plutôt le rôle de « clé de voûte » que de « sol », accordant un sens profondément différent à la dimension descriptive de la phénoménologie.